

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Band: 121 (1976)
Heft: 1

Artikel: Lecomte : de la tactique et du moral des armées
Autor: Lecomte, Ferdinand
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-343999>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Lecomte :

De la tactique et du moral des armées

En 1859/60, le capitaine Ferdinand Lecomte, fondateur et premier rédacteur de la *Revue militaire suisse* et futur commandant de division, publiait une importante étude sur *la campagne d'Italie en 1859*. Son XVI^e et dernier chapitre contient des *Observations générales sur l'art de la guerre à propos de la campagne de 1859*, dont voici quelques extraits se rapportant à la tactique et au moral des armées.

(Réd.)

La guerre n'est pas une affaire de science exacte; elle est, a fort bien dit Jomini, un drame passionné, soumis à quelques principes généraux et subordonné à une foule de complications morales et physiques.

Une action tactique ne peut pas davantage être calculée comme un problème de mécanique. A côté des engins matériels de destruction, si perfectionnés qu'ils soient, il y a toujours l'homme qui les emploie. Et les qualités du soldat, comme être moral, sont si diverses et si mobiles, que la formule qu'on voudrait établir sur ses armes seulement se trouve fautive dans la plupart des cas. Les Français, les Italiens, les armées romandes en général, ont, par exemple, un tempérament plus ardent que les troupes de race germanique. Par conséquent le tir, qui demande surtout du sang-froid, pour être efficace, leur convient et leur plaît ordinairement moins que l'attaque à la bayonnette et que l'action individuelle, dans lesquelles les natures bouillantes peuvent se donner pleine carrière. En revanche, on obtient généralement des Allemands et des Anglais des feux meilleurs que leurs charges en colonne.

Menil-Durand avait donc doublement raison en appelant l'ordre mince *ordre allemand* et l'ordre profond *ordre français*.

Dans la dernière guerre, les Français, en offensive, se lassèrent bientôt des tireries. Dès leur première affaire, à Montebello, la bayonnette leur procura un succès. Dès lors la bayonnette fut à la mode dans toute l'armée alliée. Ce fut une véritable frénésie, et maintes fois les officiers, bien loin de commander à leurs hommes, durent obéir à ceux-ci qui

s'élançaient en avant aux cris: *à la bayonnette!* et les suivre bon gré mal gré! Devant Melegnano, devant le cimetière de Solferino et sous San Martino, ces élans courageux coûtèrent cher, il est vrai; mais le résultat final les couronna de succès. Il est probable que, sous cette influence, les colonnes resteront à la mode et seront employées plus souvent que les lignes tant qu'un nouveau Wellington n'aura pas remis celles-ci en honneur, ou tant qu'un mot d'ordre pour changer la mode ne sera pas tombé de très haut ¹.

On pourra trouver quelques enseignements pour se garder de certains excès, et c'en serait un, par exemple, que de généraliser trop et d'élever en système exclusif, sans tenir compte des différences de circonstances, les moyens spéciaux qui ont le mieux réussi. Ces enseignements se trouvent, entr'autres, dans les nombreuses pertes faites sur plusieurs points par les alliés et qui auraient pu être évitées sans risque pour le résultat final. Les Autrichiens, d'ailleurs, si la guerre se fût prolongée, auraient bien pu finir par se familiariser avec les charges à la bayonnette, et corriger, une fois pour toutes, les alliés de leur engouement pour cette méthode. L'échec eût alors été double, car après leurs courses impétueuses les colonnes françaises ne pouvaient pas se trouver dans un ordre qui permît de les rallier facilement pour une retraite régulière. En fait, à Magenta comme à Solferino, au bout d'une ou deux heures de combat, bon nombre des régiments vainqueurs étaient littéralement empâtés les uns dans les autres ², et les officiers, commandants aux premiers groupes qu'ils rencontraient, se trouvaient avoir ainsi sous leurs ordres des ressortissants d'autres brigades, d'autres divisions et même d'autres corps d'armée.

Sans doute une grande action ne peut pas être réglée en papier de musique; cela n'a jamais eu lieu, même sous Frédéric-le-Grand; mais on conviendra que les efforts doivent être dirigés aussi sur le maintien d'un ordre normal; que c'est déjà bien assez que la mêlée même dissémine forcément les hommes, sans qu'on y aide d'avance soit par de mauvaises formations, soit par des courses désordonnées. L'empereur Napoléon III sentit ce danger et le signala dans son premier ordre du jour. Mais les avertissements ne furent pas suffisants, et l'emploi trop systématique

¹ LECOMTE, Campagne d'Italie en 1859, Relation historique et critique, Supplément à la *Revue militaire suisse*, Lausanne 1859-1860, p. 273-274.

² Chaque drapeau autrichien enlevé a amené des contestations pour savoir quel régiment avait fait la prise.

des élans d'offensive vint agir d'ailleurs à leur rencontre. Ce serait bien pis si, suivant le conseil donné par Garibaldi dans une récente lettre, on adoptait les chaînes de tirailleurs comme formation normale de combat.

Il nous semble, en résumé, que la véritable solution de cette question de tactique a été donnée déjà en 1807 par le général Jomini, lorsqu'il conseillait la formation des bataillons en colonne sur un front de deux compagnies.

Un autre abus résultant de l'emploi excessif des courses impétueuses et des charges à la bayonnette, c'est d'aboutir à des désirs, excessifs aussi, d'allègement des charges du soldat. On voudrait les rendre légers comme des oiseaux, et, sous l'empire de cette idée, on est en train, dans diverses armées, de poursuivre des solutions chimériques et de bouleverser l'habillement, l'équipement et l'armement des troupes, au détriment d'autres exigences, plus fondées peut-être que celles d'une accélération d'allures. On tend à s'écarter de plus en plus des traditions de Napoléon I^{er} et de Maurice de Saxe, qui donnaient tant de soin au *moral* des armées, pour tomber dans un utilitarisme et un matérialisme qui devront exercer une action dissolvante sur les ressorts de l'honneur et du dévouement.

L'innovation la plus marquante de la campagne est dans l'usage généralement adopté par les alliés de faire poser les sacs à la troupe les jours de bataille. Cet usage, récemment accrédité et sanctionné jusqu'ici par le succès, ne nous paraît par moins offrir quelque danger à être érigé en méthode.

Dans les expéditions d'Afrique, où chaque corps agissant n'a, en quelque sorte, que ses réserves pour base d'opérations, nous comprenons que les troupes posent le sac. Dans un siège, comme à Sébastopol, cela se conçoit de même. Dans la dernière guerre, c'est-à-dire en offensive et au milieu de populations alliées, on peut encore l'admettre quoique à un moindre degré. Mais en pays hostile, dans des retraites ou pendant des marches, cet usage peut entraîner à de graves inconvénients, sinon même à des désastres. Il peut facilement arriver que les péripéties d'un combat rejettent des corps hors de la direction de leurs précédents bivouacs, et nous ne verrions pas, sans quelque appréhension, des armées françaises livrer bataille sur l'Elbe ou sur le Danube, en posant leurs sacs, comme en Lombardie ¹.

¹ *Op. cit.*, p. 277-279.